

[lemonde.fr](https://www.lemonde.fr)

A Londres, les images prodigieuses et inoubliables de la peintre Ithell Colquhoun

Philippe Dagen

14–17 minutes

- [Culture](#)
- [Arts](#)

La Tate Britain consacre une grande rétrospective à cette artiste surréaliste britannique, injustement ignorée. Son œuvre est une révélation.



Quand Ithell Colquhoun est morte, en 1988, à 81 ans, sa disparition est passée inaperçue. Cet été, la Tate Britain lui consacre une rétrospective très complète à Londres, qui a d'abord été présentée à la Tate St Ives, dans les Cornouailles, où l'artiste a passé une grande partie de sa vie. La reconnaissance est aussi visible que tardive. En France, où l'artiste était aussi peu connue, elle en est à ses débuts : quelques toiles dans les expositions « [Surréalisme au féminin ?](#) », au Musée de Montmartre, en 2023, et dans « [Surréalisme](#) » au Centre Pompidou, en 2024. Ce devrait être les signes annonciateurs d'une exposition française de plus grande ampleur.

De la Tate Britain, on ressort avec la conviction que peu de ses contemporains ont montré autant de constance, de résolution et d'audace dans leurs recherches. Colquhoun est moins soucieuse d'être comprise que d'aller au bout de ses pensées et de ses interrogations. Elle ose peindre et exposer dès la fin des années 1920 des œuvres qui n'acceptent ni les règles habituelles de la décence, ni les principes ordinaires de la rationalité – et cela alors que sa situation de femme artiste ne peut évidemment que lui valoir un surcroît de réprobation. L'une de ses toiles les plus transgressives emprunte son titre à la mythologie antique : *Scylla*, de sa série « Méditerranée », en 1938.

Scylla est une nymphe marine changée en monstre par la magicienne Circé, celle qui tente d'ensorceler Ulysse dans l'*Odyssée*. Scylla a pour comparse un autre monstre, aussi dangereux qu'elle, Charybde. Ensemble, ils guettent et noient les marins passés trop près de leur antre. Dans la toile de Colquhoun, deux formes rocheuses s'élèvent verticalement hors de la mer. La forme, la couleur ocre rose et les plis de celles-ci les font évidemment ressembler soit aux deux jambes d'un colosse, soit, plus encore, à deux pénis en érection, sujet interdit dans la peinture britannique – et européenne – à cette date. Le vide délimité par les courbes des deux membres est ovale, traçant un signe vulvaire, suggestion que Colquhoun accentue en plaçant dans l'eau transparente un buisson de coraux ou d'anémones de mer couleur sang.

Evidence visuelle

Tout cela est peint avec une grande maîtrise, froidement. La tentation est grande de reconnaître dans ce paysage marin une version complète de *L'Origine du monde* dans laquelle les deux sexes seraient représentés. Encore n'en a-t-on pas fini avec la description : la proue triangulaire blanche d'un bateau pointe entre les deux colonnes viriles. La référence à Ulysse est flagrante, mais formulée en style moderne et peut-être ironique. Quand on l'a vue, il est peu probable que l'on oublie cette œuvre. Accrochée à côté de celles, exactement contemporaines, de Frida Kahlo, elle soutiendrait la comparaison.

A ces données picturales s'en ajoutent d'autres. Autobiographiques : Colquhoun voyage plusieurs fois en Méditerranée dans les années 1930, et s'éprend de la Grecque Andromaque Kazou, comme elle l'écrit dans un récit demeuré inédit, *Lesbian Shore*. Artistiques : Colquhoun est, en 1938, une des figures les plus exposées du surréalisme britannique, ayant rejoint le mouvement en 1936, à l'occasion de l'Exposition internationale du surréalisme qui se tient à Londres cette année-là. Elle est familière des œuvres de Max Ernst ou de Salvador Dalí. Elle participe aux expositions et aux publications de la section britannique du groupe, constituée autour de Roland Penrose. En 1939, à Paris, elle rencontre André Breton et passe ensuite une partie de l'été en France, en compagnie, entre autres amis, de Roberto Matta et Esteban Frances. Pour toutes ces raisons, elle est donc classée dans le surréalisme, comme Frida Kahlo d'ailleurs.

Ce qui est vrai, mais ne suffit pas à la définir. Le surréalisme n'est que l'un des modes picturaux de

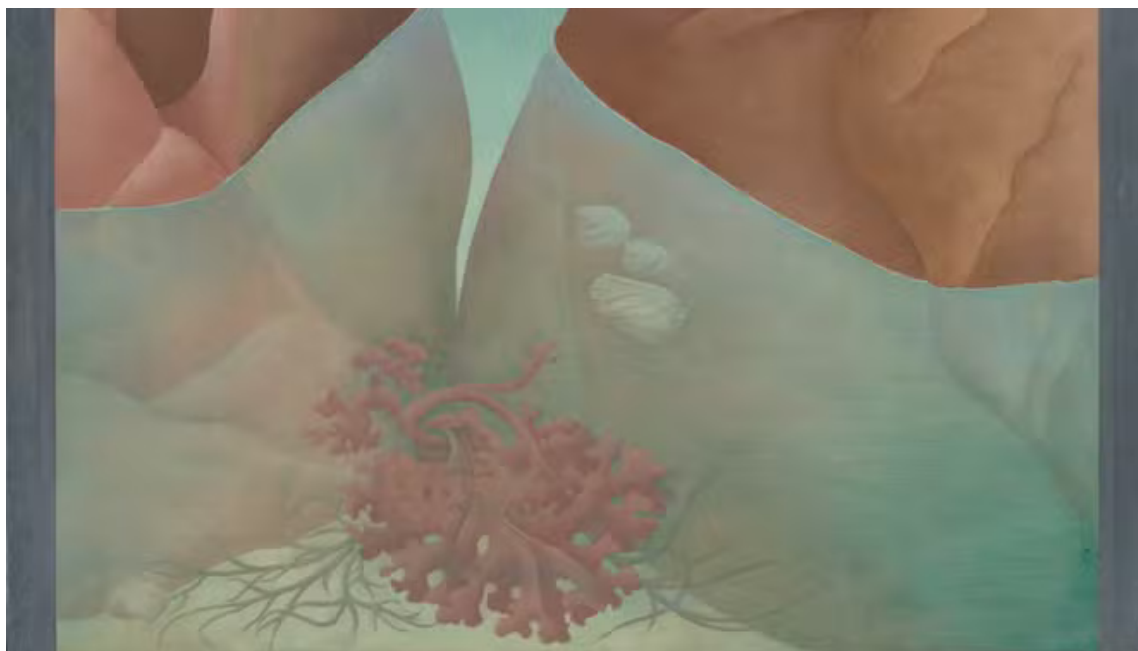
ce à quoi elle aspire : exprimer entièrement les émotions qui l'emportent. *Scylla* est une toile crue, chargée de symbolique et de sexualité. Mais ce n'est pas la seule, et d'autres, aussi expressives, mais par d'autres moyens, sont aussi intenses. Du début à la fin, Colquhoun cherche l'évidence visuelle et sensible.

Incohérences délibérées

Les débuts : elle naît en 1906, à Shillong, dans l'Inde alors colonie britannique, mais sa formation artistique s'accomplit au Royaume-Uni, à partir de 1925. De 1927 à 1931, elle est élève à la Slade School of Arts de Londres, puis brièvement à l'Académie Colarossi, à Paris. Dès ces années, elle se distingue. La Slade School organise chaque année un concours de peinture, sur un sujet donné. En 1929, c'est *Judith montrant la tête d'Holopherne*, vieille histoire biblique. Colquhoun situe la scène de nuit, au pied d'une forteresse colossale, autour d'un feu dont flammes et fumées sinuent comme des serpents. Judith sort d'un sac de jute la tête coupée de sa victime, suscitant la stupeur d'un groupe de figures dont postures et visages rappellent le maniérisme italien. De loin, on croit un exercice de style bien exécuté. De près, les bizarreries apparaissent. Il en est de même de son *Jugement de Paris*, de 1930, et de sa *Mort de la Vierge*, de 1931.

Elle se plaît à introduire dans les sujets les plus classiques de la peinture européenne une tonalité particulière, mixte de théâtralité outrée et d'incohérences délibérées. On dirait qu'elle ne se saisit des motifs conventionnels de celle-ci que pour les pervertir et y glisser d'autres significations cryptées : c'est exactement ce qui se passe dans *Scylla*, si ce n'est que la référence n'est alors plus Pontormo, mais Dali et Ernst.





C'est aussi ce qui advient des années plus tard, quand elle peint, en 1952, une toile non moins surprenante, *La Cathédrale engloutie* – le titre est en français, comme souvent chez elle. Elle montre, vue comme du haut du ciel, une île de forme oblongue, ocre rose couleur chair, dont les rondeurs évoquent un ventre et un buste féminins. Sur ces pentes et dans la mer, deux cercles de mégalithe dessinent des anneaux et le symbole de l'infini. Deux autres hautes pierres, isolées celles-ci et phalliques, se dressent l'une sur la terre, l'autre dans l'eau. Ce paysage est anthropomorphique, symbolique – et archéologique, car ces cromlechs et ces stèles, Colquhoun les observe dans les Cornouailles, vestiges d'une civilisation dont elle ne peut accepter qu'elle soit définitivement inaccessible.

Curiosité universelle

Or, tout ce qui touche au sacré et au secret la captive. Ayant lu, à 17 ans, un livre d'Aleister Crowley, poète, occultiste et fondateur d'ordres ésotériques, elle ne cesse jusqu'à ses dernières années d'étudier religions à mystères, cosmogonies, mythes des origines. Kabbale, tantrisme, théosophie, elle lit tout. L'Égypte et l'Inde anciennes, l'Amérique précolombienne et, évidemment, le monde celtique et les druides : sa curiosité est universelle. Un intérêt aussi profond se manifeste chez bien des surréalistes, dont André Breton, Benjamin Péret et Pierre Mabille. Mais, chez Colquhoun, il prend des formes visuelles abondantes et variées.

D'une rare habileté dans la technique des décalcomanies, de la gouache et de l'encre, elle compose des diagrammes, trace des cartes zodiacales, imagine des coupes anatomiques et botaniques chargées de signes sexuels et astraux. Du microcosme cellulaire au macrocosme sidéral, elle découvre des schémas comparables et les enlumine. Les glissements sont constants de l'humain au végétal, de l'organique au minéral. Arbre ou ventre ? Racine ou réseau sanguin ? Pétrification ou nuage ? On ne sait et, chaque fois, plusieurs interprétations sont possibles.

Ce qui est certain, c'est que des toiles telles que *Tree Anatomy* (1942), *The Sunset Birth* (1942), *Attributes of the Moon* (1947) et *Autumnal Equinox* (1949) sont des œuvres singulières qu'il est temps de replacer dans l'histoire de la création, du côté de l'exploration des grandes profondeurs psychiques et physiques. Colquhoun y plonge et en rapporte des images prodigieuses.

« Ithell Colquhoun, *Between Worlds* », [Tate Britain](https://www.tate.org.uk/whats-on/tate-modern/exhibitions/ithell-colquhoun-between-worlds), à Londres. Jusqu'au 19 octobre, tous les jours

de 10 heures à 18 heures.

[Philippe Dagen \(Londres\)](#)